

Le Quotidien de l'Art

VERSAILLES

« DIRTY CORNER »
D'ANISH KAPOOR À
NOUVEAU VANDILISÉE
P.3

LUNDI 7 SEPTEMBRE 2015 NUMÉRO 893

À ISTANBUL,
UNE BIENNALE
QUI SONNE CREUX
ART CONTEMPORAIN ▶ page 05

LES NOUVEAUX PROJETS
D'HERVÉ BARBARET
AU MOBILIER NATIONAL
INSTITUTION ▶ page 08

MURIEL MAYETTE
VA PRENDRE LES RÊNES
DE LA VILLA MÉDICIS
ROME ▶ page 02



SOTHEBY'S VA
DISPERSER L'ÉNORME
COLLECTION DE SON
ANCIEN PRÉSIDENT,
ALFRED TAUBMAN ▶ page 03

WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM

2 euros

**13e
biennale
de Lyon
la vie
moderne**

10 sept. 2015 - 3 janv. 2016

billetterie en ligne
biennaledelyon.com



Yuan Guang-Ming, Landscape of Energy - stillness, 2014 © Courtesy of the Artist

LA BIENNALE
DE LYON
ART

SALTWATER, BIENNALE D'ISTANBUL
Istanbul, Turquie – jusqu'au 1^{er} novembre

À Istanbul, une biennale qui sonne creux

Prétentieuse et plutôt creuse, la Biennale d'Istanbul 2015 passe à côté des grands enjeux du monde. *Par Roxana Azimi*



Adrian Villar Rojas, *the Most beautiful of all Mothers*, 2015.
Photo : Roxana Azimi.

COMME
MONSIEUR
JOURDAIN QUI
FAISAIT DE LA
PROSE SANS
LE SAVOIR, LA
COMMISSAIRE
FAIT-ELLE MINE
DE DÉCOUVRIR
L'ÉVIDENCE,
QUE L'ART EST
« COSA
MENTALE » ?

La Biennale d'Istanbul a une chance : elle se déroule dans la magnifique métropole turque, qui, à elle seule, vous fait oublier les manques, errements et aberrations de cet événement organisé jusqu'au 1^{er} novembre sous la houlette de Carolyn Christov-Bakargiev.

Cette manifestation était d'autant plus attendue qu'il s'agit de la première exposition d'envergure que la nouvelle directrice du Castello di Rivoli, à Turin, orchestre après sa Documenta de Cassel en 2012. Sur le fonds et la forme, l'exercice déçoit. Prenons le titre : *Saltwater* (eau salée). Le thème convoque les sédiments de l'Histoire, la route du commerce autant que le chemin douloureux des migrants, la cicatrisation et son revers, la corrosion. Malheureusement, le sel est devenu prétexte à un déploiement de formes littérales et spectaculaires nées pour complaire plutôt que pour faire penser. Le sous-titre de la biennale parle pourtant bien d'une « *Théorie des formes pensées* ». Comme Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, la commissaire fait-elle mine de découvrir l'évidence, que l'art est *cosa mentale*, que toute forme artistique est avant tout pensée ? Quant à sa méthodologie dans le choix des artistes, elle laisse tout aussi perplexe. « *Je ne sélectionne pas, j'agrège. On ne peut pas utiliser le mot sélection après 1943* », a-t-elle déclaré sans nulle honte lors de la conférence de presse.



Esra Ersen, *A possible History II*.
Photo : Roxana Azimi.

/...

À ISTANBUL,
UNE BIENNALE
QUI SONNE
CREUX

SUITE DE LA PAGE 05 À l'inverse de la précédente édition qui se faisait l'écho, certes de façon très maladroite, du contexte tendu dans lequel elle avait été organisée, cette nouvelle cuvée a mis beaucoup de questions d'actualité sous le tapis. Certes, elle rend hommage à des artistes arméniens tels que Sarkis ou Jean Boghossian. Elle a également choisi, parmi une multitude d'espaces d'exposition, le bureau du journaliste turc d'origine arménienne Hrant Dink, assassiné par un nationaliste turc. Comme à la Documenta, Carolyn Christov-Bakargiev a enfin braqué le projecteur sur les artistes autochtones. Pas un signe toutefois, même subliminal, envers les millions de réfugiés syriens qui tentent de

Theaster Gates,
Three or four shades of blues, 2015.
Photo : Roxana Azimi.



PAS UN
SIGNE, MÊME
SUBLIMINAL,
ENVERS LES
MILLIONS
DE RÉFUGIÉS
SYRIENS QUI
TENTENT DE
GAGNER
L'EUROPE VIA
LA TURQUIE.

rendent compte, même métaphoriquement, de la fureur du monde, alors même que la photo d'un enfant syrien échoué sur une plage de Bodrum faisait le tour du monde le jour du vernissage de la biennale. La dimension politique parcourait tout juste le film de Wael Shawky évoquant les croisades vues par les Arabes, ou les sculptures de l'artiste libanais d'origine palestinienne Marwan Rechmaoui, dont l'aspect inachevé restitue la physionomie à la fois cabossée et en reconstruction constante de Beyrouth. « *Je ne crois pas à la politique mais à l'art*, se défend Carolyn Christov-Bakargiev. *Tout ce qu'on fait est forcément politique. Même quand on fait l'amour, c'est politique* ». On s'abstiendra de s'enquérir de sa position en la matière...

Fatalement, l'exposition, qui se veut organique, est aussi décousue que le propos est flou. Pour la première fois, la biennale est disséminée sur une trentaine de sites. Aussi est-il impossible de tout embrasser. Au visiteur de faire sa sélection, même si le vocable déplaît tant à la commissaire. De bons artistes risquent de faire les frais de cet éparpillement. Malgré tout l'attachement porté à Lawrence Weiner, qui aura le courage — et le temps — de consacrer trois heures aller-retour pour voir l'une de ses phrases à Rumeli Feneri, sur la



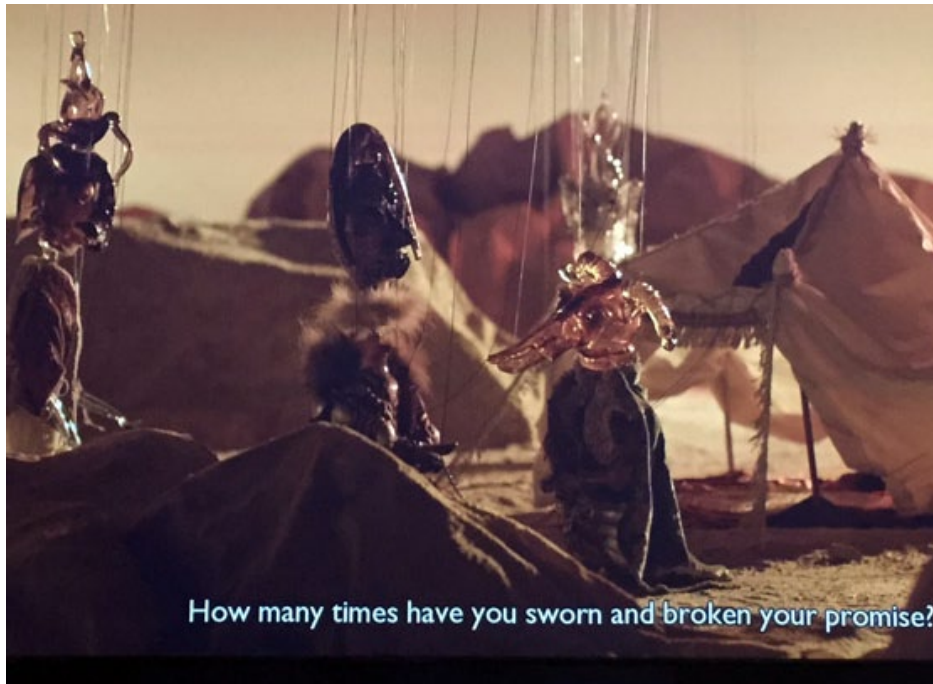
gagner l'Europe via la Turquie. Rien sur les djihadistes qui, eux, font le chemin inverse pour combattre aux côtés de l'État islamique en Syrie. Rien sur les Kurdes bombardés. Non qu'il faille réagir à chaud sur l'actualité. Les œuvres les plus « spontanées » sur ces questions sont les plus décevantes. Mais il est déroutant que si peu de pièces

Tatouage de Laurence Weiner apposé le jour du vernissage au bras des VIP.
Photo : Roxana Azimi.

À ISTANBUL,
UNE BIENNALE
QUI SONNE
CREUX

SUITE DE LA PAGE 06 rive européenne du Bosphore ? Ce qui promettait d'être un réjouissant jeu de piste, servi par le charme puissant de la cité ottomane, se mue en éreintante coquetterie de la planète arty. Il faut plus que des petits stratagèmes — comme conduire le visiteur dans un centre commercial populaire — pour nous faire sentir le pouls de la ville. Plus qu'une virée sur l'île touristique de Büyükdada pour nous faire quitter notre zone de confort mental. Surtout quand le génie des lieux accuse la vacuité de certaines œuvres. Le charme décrépi d'une vieille maison en bois abandonnée ne donne guère de crédit aux photos banales de Susan Philipsz qu'on a connue bien plus inspirée. Parfois, les œuvres sonnent comme une intrusion grossière à l'instar de l'installation carnavalesque de sculptures ampoulées d'Adrián Villar Rojas en contrebas des ruines d'une maison qu'avait occupée Léon Trotski à Büyükdada.

CE QUI
PROMETTAIT
D'ÊTRE UN
RÉJOUISSANT
JEU DE PISTE,
SERVI PAR
LE CHARME
PUISSANT
DE LA CITÉ
OTTOMANE,
SE MUE EN
ÉREINTANTE
COQUETTERIE
DE LA PLANÈTE
ARTY



Wael Shawky, *Cabaret Crusades, The Secrets of Karbala*, 2015.
Photo : Roxana Azimi.

Les deux dessins d'Arshile Gorky, qui certes évoquent l'Arménie, paraissent bien incongrus dans le musée de l'innocence, fiction grandeur nature conçue par Orhan Pamuk à partir de son roman éponyme. Reste que même dans une exposition ratée, il est toujours des œuvres qui méritent le détour. L'artiste belge Francis Alÿs a arpenté le petit village en ruine d'Ani, à la frontière entre la Turquie et l'Arménie. Mettant à contribution les enfants des villages environnants, il les a fait communiquer via des sifflets imitant des pépiements d'oiseaux, comme un appel ténu à la vie. Wael Shawky a beau user jusqu'à la corde les ficelles de ses marionnettes, son nouveau volet des croisades, intitulé *les Secrets de Kerbala*, conserve son pouvoir hypnotique. Non moins saisissant mais plus conceptuel, le film en deux parties d'Esra Ersen, *A possible History*, traite avec beaucoup de subtilité et d'ironie du nationalisme turc de la fin du XIX^e siècle à nos jours. Humour à la Méliès cette fois chez William Kentridge, qui redonne vie aux vieilles lunes et utopies révolues tandis qu'Ed Atkins rend compte de l'angoisse de l'homme connecté. Une poignée d'humanité dans une biennale passablement creuse.

SALTWATER, jusqu'au 1^{er} novembre, Divers lieux, Istanbul, Turquie, <http://14b.iksv.org>

